Pour installer le développement au cœur des préoccupations des spécialistes des langues et cultures et les langues et cultures au cœur des préoccupations des spécialistes du développement

Henry TOURNEUX
LLACAN Langage langues et cultures d'Afrique, INALCO
UMR 8135 CNRS INALCO EPHE

Résumé : Dans le domaine du développement, les organismes nationaux et internationaux procèdent par objectifs ou par projets, généralement conçus à l'extérieur de la communauté censée en bénéficier. Pourtant, rien n'empêche, en soi, qu'un projet émane de la communauté elle-même, même si elle devra chercher ailleurs un soutien financier et technique. Si une telle démarche existait, elle exigerait que l'on parte de l'expression linguistique et culturelle des personnes concernées. C'est à ce niveau que se situerait le rôle du spécialiste de la langue et de la culture, pour faire en sorte que les destinataires du projet ne soient pas marginalisés sur le terrain. Mais on constate souvent que les spécialistes de la langue et de la culture ne se sentent pas concernés par ces projets, qui les éloignent, pensent-ils, de leurs préoccupations scientifiques et professionnelles. Parallèlement, les organismes nationaux et internationaux ont l'impression de perdre du temps en l'investissant dans la langue (ou les langues) et dans les aspects culturels. Notre idée est donc de faire collaborer systématiquement « développeurs » et « linguistes », en tenant compte du fait que chacun travaille selon une temporalité différente.

Mots-clés : communication pour le développement, oralité, traduction technique, interculturel, dépendance communicationnelle

1 Définition de la culture

Avant d'aller plus loin, tentons de préciser ce que nous entendons par « culture ». Il y a d'abord la culture qui fait de quelqu'un une personne cultivée. Elle se caractérise par des connaissances dans les domaines de la littérature, des beaux-arts, de la

musique, des sciences… Cette culture, on l'a ou on ne l'a pas ; on peut même être qualifié d'inculte par rapport à elle. « Mais, dans un sens relativement plus récent, le mot s'applique à l'ensemble des relations que les membres d'un groupe humain entretiennent entre eux ainsi qu'à tous leurs codes tacites et à toutes les pratiques qui régissent ces relations[1] ». Dans ce sens, tout le monde participe d'une culture, et c'est de cette culture que nous parlerons.

2 Le développement est-il un concept à rejeter ?

Souvenons-nous du titre d'un ouvrage d'Axelle Kabou[2] qui avait fait grand bruit à son époque (1991) : « Et si l'Afrique refusait le développement ? » L'auteure soupçonnait certains Africains de s'opposer au développement pour des raisons parfois inavouables. « Le concept de développement, c'est l'ambition de transformer les Africains en Occidentaux » titrait récemment de façon provocatrice *Le Monde Afrique*[3] Dans le texte de la chronique, Laurent Bigot précisait plus loin sa conception de l'aide au développement, bien éloignée, en réalité, de ce que le titre annonçait : « Aider, ce n'est pas façonner l'autre à son image, c'est lui permettre d'être le maître d'œuvre de son projet de vie ». Dans une de nos publications[4] nous donnions au mot « développement » le sens global d'« amélioration des conditions de vie matérielle, intellectuelle et culturelle dans les pays techniquement les moins avancés », sans entrer dans plus de détails. Pour induire ce processus, on met en place ce que l'on appelle des « projets de développement ». Ces projets sont généralement conçus à l'extérieur de la communauté censée en bénéficier. Ils sont souvent justifiés par de pseudo-enquêtes dites « participatives » au cours desquelles des sociologues font dire à un groupe ce qu'ils ont envie d'entendre, dans un cadre de réunions sur lesquelles plane le non-dit des relations hiérarchiques locales. Selon nous, rien n'empêche, en soi, qu'un projet émane de la communauté elle-même, même si elle devra chercher à l'extérieur une part des ressources nécessaires à sa mise en œuvre et même si l'État devra veiller à une coordination d'ensemble sur le territoire national. Les ressources à mobiliser sont financières, évidemment, mais aussi techniques. C'est à ce niveau que l'on aura besoin du linguiste, qui interviendra dans le cadre de la communication technique, justement.

3 À quoi s'occupent les linguistes ?

Depuis une quinzaine d'années, dans un souci de préserver la diversité linguistique menacée, les programmes de recherche des linguistes spécialistes des langues et des cultures se concentrent sur les langues dites « en danger », abandonnant à leur sort les langues dites « majoritaires ». Dans une vision des choses que l'on pourrait qualifier de romantique, on déplore à la fois la disparition du rhinocéros blanc et celle de la langue *mùskûm*. Pourtant, il y a une grande différence entre ces deux disparitions. Quand le dernier rhinocéros blanc aura disparu, il ne restera plus rien de lui, sauf

[1] HERMET Guy, *Culture et développement*, Presses de Sciences Po, Paris, 2000, p. 84-85.

[2] KABOU Axelle, *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, L'Harmattan, Paris, 1991.

[3] http://www.lemonde.fr/afrique/article/2018/03/15/le-concept-de-developpement-c-est-l-ambition-de-transformer-les-africains-en-occidentaux_5271630_3212.html..

[4] TOURNEUX Henry, *La Communication technique en langues africaines : L'exemple de la lutte contre les ravageurs du cotonnier (Burkina Faso / Cameroun)*, Karthala, Paris, 2006, p. 5.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

des images et des prélèvements biologiques conservés dans de l'azote liquide. Après la disparition de la langue *mùskûm*, les descendants de ses locuteurs sont toujours là, ils ont simplement changé de langue[5]. Ils peuvent, éventuellement, reformuler leur culture *mùskûm* dans les formes discursives de leur nouvelle langue. Rappelons que depuis la nuit des temps, il y a des langues qui disparaissent, soit que leurs locuteurs les abandonnent au profit d'une autre, soit qu'elles évoluent jusqu'à donner naissance à des formes suffisamment différentes pour qu'il n'y ait plus d'intercompréhension entre langue-mère et langue-fille.

Une autre thématique fort valorisée dans la communauté des linguistes est celle de l'étude typologique : on ne recherche pas à produire des descriptions de langues pour elles-mêmes, ni à démontrer l'éventuelle parenté génétique qu'il peut y avoir entre langues, mais on compare entre elles des structures, syntaxiques, notamment, pour établir un autre type de classement dans une perspective universaliste.

4 Langues africaines et dépendance communicationnelle

Pendant ce temps, même les langues africaines qui comptent le plus de locuteurs sont laissées en situation d'infériorité par rapport aux langues intercontinentales que sont l'anglais, le français, l'espagnol, le portugais… Ces dernières langues véhiculent un immense corpus de savoirs enregistrés dans des millions d'ouvrages et de publications, sur papier ou numériques. Aucune langue africaine ne peut prétendre les concurrencer à ce niveau ni couvrir l'intégralité des besoins de communication du monde moderne. Il faut simplement le reconnaître sans baisser les bras pour autant.

La « pauvreté », on qualifiera ainsi, par facilité, la situation des communautés défavorisées, s'accompagne d'un manque d'accès à l'information et met ceux qui en souffrent dans une situation de « dépendance communicationnelle » (*communicative dependency*), selon l'expression de Thomas Bearth[6]. Cette dépendance ne se limite pas à des groupes minoritaires, ni même à des régions faiblement alphabétisées. Elle constitue une caractéristique de la majorité des populations qui pratiquent des langues de statut infériorisé et qui n'ont pas pleine compétence dans la langue officielle de prestige de leur propre pays[7]. Ces populations, dans la vie courante comme dans le contexte du développement, n'ont d'autre recours que l'oralité, fût-elle secondaire, c'est-à-dire celle des téléphones, de la radio, de la télévision et d'autres dispositifs électroniques[8]. En effet, l'arrivée des moyens de communication électronique n'améliore pas forcément la situation : elle fait passer d'une dépendance à une autre. Si l'on veut que les « pauvres » aient la main sur la communication relative à leurs activités, cela ne peut se faire qu'en passant par une langue écrite bien maîtrisée. « Dans les cultures orales, on acquiert [des connaissances] par apprentissage, en suivant un maître, en écoutant,

[5]TOURNEUX Henry, « Langues en voie de disparition dans le bassin du Tchad », *in* J. Tubiana, Cl. Arditi et Cl. Pairault (dir.), *L'Identité tchadienne. L'héritage des peuples et les apports extérieurs*, L'Harmattan, Paris, 1994, p. 293-310.

[6]BEARTH Thomas, « Language as a key to understanding development from a local perspective. A case study from Ivory Coast », *in* H. Tourneux (dir.), *Langues, cultures et développement en Afrique*, Karthala, Paris, 2008, p. 36.

[7]BEARTH Thomas, *ibid.*, p. 37.

[8]ONG Walter J., *Orality and Literacy : the technologizing of the word*, *30th Anniversary Edition, with additional chapters by John Hartley*, Routledge, Londres et New York, 2002 [1re éd. 1982].

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

en répétant ce que l'on entend, en maîtrisant le discours proverbial, etc., mais pas en étudiant au sens strict du terme.[9] » « […] [S]ans l'écriture, la conscience humaine ne peut réaliser pleinement ses potentialités ni produire d'autres belles et puissantes créations.[10] »

5 Le rôle des langues africaines dans le développement

Dans la majorité des situations de la vie quotidienne, des centaines de millions d'Africains utilisent oralement des langues africaines, qui évoluent rapidement au contact de la modernité. Dans la perspective du développement, la seule chance qu'il y ait de faire acquérir des savoirs et des savoir-faire modernes exogènes indispensables pour améliorer le bien-être de tous est de les exprimer par écrit dans les langues locales. En Afrique comme ailleurs, ce n'est pas en fermant portes et fenêtres sur le monde que l'on pourra progresser, n'en déplaise aux nostalgiques de l'« authenticité » afrocentrée, ni non plus en considérant l'Afrique comme une *tabula rasa* où il faut tout importer de l'extérieur. Il y a donc des conditions à remplir pour réussir à faire passer des savoirs nouveaux aux personnes qui en ont besoin mais qui ne peuvent y accéder à cause de la barrière de la langue et des habitudes culturelles. Nous allons maintenant prendre quelques exemples concrets afin de mieux comprendre le rôle capital de la langue et de la culture dans un projet de développement.

6 La lutte contre le paludisme

En Afrique subsaharienne, le paludisme est une des pathologies les plus meurtrières, contre laquelle les États se mobilisent prioritairement. En 2016, au Cameroun, près du quart des personnes reçues en consultation dans les formations sanitaires souffraient de cette affection[11] et plus de 12 % des décès enregistrés dans le pays lui étaient imputables.

« Pour éviter d'avoir le paludisme, dormez sous une moustiquaire ! » Voilà, en gros, à quoi se ramène la communication sur la prévention du paludisme. Pour atteindre cet objectif, on a distribué en Afrique des dizaines de millions de moustiquaires imprégnées d'insecticides. En effet, la moustiquaire imprégnée est « un outil de lutte remarquablement efficace contre les vecteurs du paludisme[12] ». Quels sont les freins reconnus à la généralisation de l'usage de ces dispositifs ?

Esther Duflo, la grande spécialiste de l'économie du développement, a cherché à savoir quelle était l'incidence de la gratuité ou non des moustiquaires imprégnées par rapport à leur utilisation. Une expérience a été menée au Kenya à ce sujet. Il est apparu que « le prix payé [pour obtenir la moustiquaire] n'a eu aucun impact sur [son] utilisation :

[9] ONG Walter J., *op. cit.*, p. 9.
[10] ONG Walter J., *ibid.*, p. 14.
[11] https://www.investiraucameroun.com/sante/2704-8837-selon-andre-mama-fouda-la-mortalite-due-au-paludisme-au-cameroun-est-passee-de-30-a-12-4-entre-2012-et-2016.
[12] DARRIET Frédéric, *Moustiquaires imprégnées et résistance des moustiques aux insecticides*, IRD Éditions, Paris, 2007, p. 99.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

gratuite ou payante, environ deux tiers des familles utilisaient leur moustiquaire (en général, le tiers restant se contentait de la conserver pour l'utiliser plus tard)[13] ».

Frédéric Darriet tempère cependant ce bel optimisme :

> […] les moustiquaires qui sont introduites en Afrique tiennent rarement compte des habitudes, des goûts, et des attentes des populations concernées. La mise au point des nouvelles générations de moustiquaires devra prendre en compte les habitudes et les pratiques de couchage, sachant que les représentations sociales afférentes à l'utilisation des moustiquaires varient d'un groupe socio-culturel à un autre. […] C'est […] au prix d'un dialogue soutenu et constructif entre les hommes que les moustiquaires imprégnées d'insecticides deviendront un jour le bien incontournable de beaucoup de familles en Afrique[14].

Selon une enquête du ministère camerounais de la Santé menée en 2013[15], 79,1 % de la population de l'Extrême-Nord aurait dormi sous une moustiquaire imprégnée la veille du jour de l'enquête. Les cas de non-utilisation seraient justifiés par la chaleur, l'absence de moustiques ou le trop grand nombre de moustiquaires qu'il aurait fallu installer pour la famille.

Notre expérience de terrain apporte des précisions supplémentaires. Sans mettre en cause les statistiques officielles et les observations pertinentes qui les accompagnent, on ne peut s'empêcher de penser qu'elles ont souffert de certains biais. Les gens auprès desquels nous avons enquêté (Nord-Cameroun) n'utilisent en fait les moustiquaires que lorsqu'ils sont vraiment gênés par les *Culex*, insectes qui perturbent sérieusement le sommeil, mais qui, en Afrique centrale, ne transmettent pas (pour l'instant) de pathologie particulière. En outre, tout le monde a entendu le fameux slogan « Dormez sous une moustiquaire » et l'on aurait honte de reconnaître qu'on ne le fait pas : on déclare donc que l'on dort sous une moustiquaire, pour ne faire de la peine à personne.

Un collègue entomologiste médical, travaillant à l'OCEAC, suivait l'évolution des niveaux d'infestation par anophèle dans la région de Yaoundé, dans le cadre de la lutte contre le paludisme. Il me citait une personne qui lui déclarait, lors d'une de ses visites, ne pas être du tout gênée par les moustiques pendant son sommeil et n'avoir donc aucun besoin de moustiquaire pour dormir ; en réalité, le mur de sa chambre était tapissé d'anophèles femelles, qui sont justement les vecteurs du *Plasmodium*, agent du paludisme. Comment expliquer la chose ? Le *Culex* est gênant car il vrille les oreilles et ne laisse pas de répit à celui qui cherche le sommeil. En outre, sa piqûre provoque localement une irritation très désagréable. L'anophèle, quant à lui, a un vol silencieux et sa piqûre est indolore.

[13] DUFLO Esther, *Le Développement humain : Lutter contre la pauvreté (I)*, Seuil / La République des idées, Paris, 2010a, p. 97. Voir aussi DUFLO Esther, *La Politique de l'autonomie : Lutter contre la pauvreté (II)*, Seuil / La République des idées, Paris, 2010b.

[14] DARRIET Frédéric, *op. cit.*, p. 99.

[15] RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN, Enquête post campagne sur l'utilisation des moustiquaires imprégnées d'insecticide à longue durée d'action [Rapport MILDA], Rapport principal, août 2013, http://www.statistics-cameroon.org/downloads/MILDA/MILDA-Rapport-complet.pdf [23-07-2018], p. 47.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

Dans la région, il existe trois familles de moustiques piqueurs : les *Anopheles*, les *Culex* et les *Aedes*. Il serait indispensable de communiquer à ce sujet, pour apprendre aux gens à les différencier pour mieux s'en protéger. Par ailleurs, pour la plupart des adultes non scolarisés ou peu scolarisés qui vivent à l'Extrême-Nord, ce n'est pas un moustique qui est responsable de la transmission du paludisme. Voici ce que nous écrivions en 2007 : le mot peul que nous traduisons ci-après par « paludisme » désigne en fait toutes les fièvres longues, quelles qu'en soient les causes :

> Pour Gadjiwa, guérisseur à Dogba, les diverses formes de « paludisme » sont causées par des « vers ». Mais le plus généralement, on estime que le « paludisme » est une maladie inéluctable qui revient annuellement avec la saison des pluies. Il est réactivé par la consommation de nourritures « humides / fraîches / acides » (maïs frais, lait frais, lait fermenté, bouillie fermentée, mangues vertes, oseille de Guinée, arachides nouvelles, etc.) La consommation de fruits frais ou de vivres nouvellement récoltés (maïs, arachides) peut être considérée comme une métonymie pour « saison des pluies ». Le paludisme n'est jamais conçu comme une maladie inoculée par un moustique[16].

En milieu musulman, on évoque encore une autre cause, mystique celle-là. Bah Ila, un berger peul de 55 ans, nous déclarait ceci :

> Le « paludisme » [sévit] à la saison des pluies comme où nous sommes maintenant. Lui, les Blancs disent que ce sont les moustiques [qui le causent] ; les savants musulmans quant à eux disent que le « paludisme »… […] c'est dans le feu de l'enfer que notre Seigneur l'a pris et qu'il l'a jeté sur les hommes, qu'il l'a versé sur les humains. Le « paludisme », quand il affecte quelqu'un, il n'y a rien qui plaise à [cette personne], sauf de se coucher au soleil ou de se réchauffer au feu. […] Lorsque quelqu'un va au soleil, son « paludisme » revient, ou s'il se réchauffe au feu, l'intérieur [de son corps] fond et il meurt. [Cette maladie] n'aime pas le feu, n'aime pas le soleil. Alors que tu trembles de froid, tu rentres dans ta maison, tu te couches sur ton lit et tu te couvres avec ton drap. Si cela ne te suffit pas, tu dis à ta femme ou à tes enfants de prendre ta gandoura pour qu'ils te couvrent [avec] et que tu te couches. Mais, [celui qui] va se coucher au soleil ou se réchauffer au feu, il peinera, parce que, comme je te l'ai dit, c'est dans le feu [de l'enfer] que le Seigneur a pris cette maladie du « paludisme »[17].

Aux obstacles signalés par le ministère de la Santé à une bonne utilisation de la moustiquaire imprégnée, nous en ajoutons donc plusieurs, d'une importance capitale : (1) ce qu'on appelle couramment « paludisme » n'est pas forcément le paludisme ; (2) le moustique vecteur du paludisme n'est pas connu ; (3) le paludisme n'est pas causé par

[16] TOURNEUX Henry (avec la collaboration de Boubakary Abdoulaye, Hadidja Konaï et Fakih Ousmane), *Dictionnaire peul du corps et de la santé (Diamaré, Cameroun)*, OIF/Karthala, Paris, 2007, p. 395-396.

[17] TOURNEUX Henry (avec la collaboration de Boubakary Abdoulaye, Hadidja Konaï et Fakih Ousmane), *op. cit.*, 2007, p. 400-401.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

un moustique ; (4) on ne peut y échapper (a) car il est ramené systématiquement par la saison des pluies et les nourritures fraîches qu'on y consomme ; ou (b), il est envoyé par Dieu lui-même. Voici donc, *grosso modo*, les thèmes qu'il faudrait aborder si l'on voulait, dans la région évoquée, faire une communication durable sur le paludisme.

Frédéric Simard[18] (IRD), dans un article de Florence Rosier (*Le Monde*), nous apprend que les anophèles africains sont devenus résistants aux pesticides des moustiquaires imprégnées, et, plus étonnant, les moustiques, sous la pression de la sélection, ont changé leur comportement ; de nocturnes, ils passent à une activité décalée : « ils se mettent à attaquer leurs cibles à l'extérieur des maisons, en début de soirée ou de matinée ». Privés de leur repas nocturne, les anophèles femelles sont bien obligés d'attaquer leurs cibles de jour[19].

Le linguiste devra, sur le sujet du paludisme, formuler un message à la fois conforme aux connaissances scientifiques et au mode de penser de la communauté. Au passage, il devra réfuter les affirmations erronées qui compromettent l'utilisation de la moustiquaire. Il lui faudra proposer des noms pour les trois familles de moustiques, dans la mesure où il n'en existe pas encore. Pour cela, il suivra les règles que la langue impose pour la création de mots tout en respectant la culture locale (voir les travaux de Marcel Diki-Kidiri sur la « terminologie culturelle[20] »). Pour cet auteur,

> [l]a terminologie culturelle est une terminologie spécialement pensée pour les langues en développement. Elle a pour objectif principal l'appropriation de nouveaux savoirs et savoir-faire qui arrivent dans une société donnée. Elle permet à cette société de trouver le mot juste pour exprimer chaque concept nouveau en puisant ses ressources linguistiques dans sa propre culture et selon sa propre perception du réel[21].

Malheureusement, des organismes comme l'OMS et les ministères concernés refusent de s'intéresser à ce qu'ils considèrent comme des détails locaux, dont le principal inconvénient serait de ralentir la distribution des moustiquaires, et donc de dégrader les statistiques.

7 La prévention de l'infection par le VIH

Un nouvel exemple relatif à la communication pour la prévention de l'infection par le VIH nous montrera quelques autres problèmes auxquels le linguiste du développement doit faire face. L'exemple auquel nous nous référerons est daté, mais toujours d'actualité, malheureusement. Il est tiré de recherches opérées au cours des années 2008 et 2009 dans les trois régions septentrionales du Cameroun dans le cadre du projet ANRS 12172 intitulé : « Les discours institutionnels sur le sida et leur impact sur

[18] http://www.lemonde.fr/afrique/article/2018/04/17/les-nouvelles-armes-de-la-lutte-contre-le-paludisme_5286491_3212.html?utm_campaign=Echobox&utm_medium=Social&utm_source=Twitter#link_time=152396~5009 [23-07-2018].

[19] Philippe Le Gall (IRD), communication personnelle, Yaoundé, le 30 avril 2018.

[20] DIKI-KIDIRI Marcel, « La terminologie culturelle : points de repère », *in* H. Tourneux (dir.), *Langues, cultures et développement en Afrique*, Karthala, Paris, 2008b, p. 117-133. Voir aussi note suivante.

[21] DIKI-KIDIRI Marcel (dir.), *Le Vocabulaire scientifique dans les langues africaines : Pour une approche culturelle de la terminologie*, Karthala, Paris, 2008a, p. 117-118.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

la population cible (Nord-Cameroun)[22] », à la suite de quoi nous avions été amenés à proposer un guide bilingue (français-fulfulde) de communication ainsi qu'une chanson destinée à populariser un nom pour le VIH.

Nous avions rapidement remarqué qu'à l'époque, au simple énoncé du mot « sida », les oreilles se fermaient et les yeux se détournaient. Une sursaturation de l'espace audio-visuel et une dramatisation extrême des conséquences de l'infection avaient abouti à un effet contraire à celui qui était recherché, à savoir, un refus de toute communication sur le sujet et un quasi-déni de l'existence du VIH. Pour en avoir le cœur net, nous avons réalisé une étude de sémantique cognitive pour dégager les attributs du sida[23]. Il en est ressorti que pour 70 % de l'échantillon, le sida était une maladie mortelle ou incurable. En outre, plus d'un quart de l'échantillon auprès duquel a été menée l'enquête établissait un lien entre « sida » et mauvaise moralité. Dans une région où le poids des religions (islam et christianisme) est très fort, le fatalisme ambiant empêchait la population de prendre des mesures de prévention adéquates : celui ou celle qui doit mourir mourra, et nous préférons ne pas savoir si nous sommes dans le lot.

Par ailleurs, le « sida » passait pour une maladie du genre de celle que l'on connaissait déjà, mais la multiplicité de ses symptômes faisait douter de sa réalité. On entendait dire couramment : « On dit qu'Untel est mort du sida, mais nous savons bien qu'il est mort de la dysenterie / de la tuberculose, etc. ». Il nous a donc semblé urgent de trouver, dans la langue locale la plus répandue, un nom qui permette d'expliquer facilement ce qu'était le VIH et quel était son action dans l'organisme. Il existait déjà une expression pour désigner les globules blancs ; on les appelait « les défenseurs du corps », en fulfulde *sooje'en ɓanndu*. Nous avons donc appelé le VIH « le petit qui tue les défenseurs du corps ». En fulfulde, cela a donné *: barooyel sooje'en ɓanndu*. L'expression étant un peu longue pour un usage courant, nous en avons tiré un acronyme : *barsoɓan*, dont il est facile de développer chacune des trois syllabes.

Pour essayer de populariser ce nom, nous avons créé une chanson qui a été mise en musique par un jeune musicien de la région. Il s'agit d'une sorte de scénarisation qui va de l'interrogation sur la nature du VIH jusqu'à son baptême (où on lui donne un nom) et aux mesures que l'on doit prendre pour s'en protéger. D'un point de vue stylistique, nous avons essayé de suivre les canons de la poésie populaire, basée sur la répétition et les jeux de sonorité. Voici un bref échantillon du texte produit :

Personne ne sait	Walaa annduɗo
D'où il est venu	Gal toy ngel wardi
Mais il s'est installé	Ammaa ngel wari ngel hoɗî
Dans nos villes	Nder berniiji lesdi men
Dans nos villages	Nder gure lesdi men
Dans nos quartiers	Nder pattule lesdi men
Dans nos concessions.	Nder calaaje lesdi men
On ne le voit pas.	Ngel yi'ataako

[...]

[22]Les résultats complets de cette recherche ont été publiés dans TOURNEUX Henry et MÉTANGMO-TATOU Léonie (dir.), *Parler du sida au Nord-Cameroun*, Paris, Karthala, 2010.

[23]TOURNEUX Henry, HADIDJA Konaï, BOUBAKARY Abdoulaye et FILLOL François, « Approche cognitive du sida et du préservatif », *in H.* Tourneux et L. Métangmo-Tatou (dir.), *op. cit.*, 2010, p. 19-34.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

Barsoɓan [VIH] est son nom
Nous l'appelons Barsoɓan
Le VIH
Le petit qui tue les défenseurs du corps
Il détruit les défenseurs du corps
VIH est son nom
Le petit qui tue les défenseurs du corps
VIH est son nom

Innde maagel Barsoɓan
En ɗon mbi'a ngel Barsoɓan
Gilngel Barsoɓan
Barooyel sooje'en ɓanndu
Ngel ɗon mbara sooje'en ɓanndu
Innde maagel Barsoɓan
Barooyel sooje'en ɓanndu
Innde maagel Barsoɓan

8 La protection du cotonnier

Dans plusieurs pays d'Afrique subsaharienne, le coton est une culture qui a été introduite par le colonisateur, certes, mais à laquelle on n'a pas encore trouvé d'équivalent en termes de rentabilité. À ceci près que, suite à des années de traitements phytosanitaires, on a suscité l'émergence de souches de ravageurs résistants aux molécules classiques. Du coup, les rendements ont sérieusement baissé, poussant les paysans à l'abandon ou à l'adoption de solutions inadéquates et coûteuses. C'est dans un tel contexte qu'avait été lancé en Afrique de l'Ouest le projet Gerico (Gestion de la résistance chez les insectes du cotonnier), projet émanant du ministère des Affaires étrangères, dont la maîtrise d'œuvre avait été confiée au CIRAD (Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement). Les paysans, voyant que les chenilles ne crevaient plus après les traitements chimiques, incriminaient les pesticides dont l'efficacité aurait diminué. Leur réaction était d'en augmenter les doses, au point de mettre leur propre santé en danger et de détruire tout être vivant dans les champs. En outre, leur marge bénéficiaire se rapprochait de zéro du fait du surcoût en pesticides. Le rôle du linguiste, en l'occurrence, a été de trouver une façon d'expliquer dans la langue locale, en quoi consiste le phénomène de résistance aux pesticides. Je suis parti d'un énoncé scientifique fourni par Sawicki, cité par Menozzi, Vaissayre et Vassal[24] : « La résistance est une modification d'ordre génétique en réponse à une sélection par des toxiques, qui peut entraîner l'échec des mesures de lutte ».

Une analyse de cette phrase m'a permis d'en dégager toute une série de concepts ou de mots-clés dont certains sont seulement implicites mais nécessaires à la compréhension. J'ai retenu notamment : « résistance, gène, hérédité, transmission des gènes, différenciation du patrimoine génétique, toxique, sélection, échec des traitements ».

La difficulté qu'il y a à parler de « résistance » en *jula* ne provient pas d'abord de la langue, mais de la conception que les paysans ont du phénomène[25]. Pour certains, le traitement pesticide n'est pas efficace lorsqu'on le fait à un moment où « la chenille est déjà trop forte pour que le produit la tue » ou que « les cotonniers sont touffus[26] », permettant aux chenilles de se cacher. Le paysan pense que, si le traitement atteignait la chenille à son premier stade de développement, il serait efficace. Pour d'autres[27],

[24]MENOZZI P., VAISSAYRE M. et VASSAL J.-M., « La résistance aux insecticides neurotoxiques », CIRAD, Programme Coton, Atelier de Maroua, 6-7 mars 2002.

[25]Toute cette partie consacrée à l'explication de la notion de résistance en *jula* est tirée de *La Communication technique en langues africaines* (TOURNEUX, 2006, p 41-44).

[26]Interview de Sanou Bakary, producteur de coton, par Guillaume Sanou, Yéguéresso le 19 septembre 2003.

[27]Interview d'un groupe de paysans par Alimatou Konaté, Gombélédougou le 17 septembre 2003.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

seuls les insectes qui n'ont pas été touchés par le produit traitant résistent. Autrefois, la simple odeur des pesticides faisait crever les chenilles, mais maintenant, il faut que le produit touche la chenille pour pouvoir la détruire[28].

En réalité, toutes les enquêtes ont montré que, pour le paysan, aucun ravageur n'est susceptible de résister aux pesticides, si du moins ces pesticides sont suffisamment forts. Le problème est donc déplacé de l'insecte au produit insecticide. Par ailleurs, l'efficacité d'un traitement phytosanitaire n'est jugée satisfaisante que lorsque tout animal vivant au champ est détruit. La seule solution envisageable, pour le paysan, est d'augmenter la toxicité des insecticides[29].

Presque tous les paysans indiquent que les chenilles du cotonnier ont des ennemis naturels, tels que certains oiseaux, araignées, fourmis, guêpes maçonnes[30] etc., mais que ces auxiliaires naturels sont les premières victimes des traitements phytosanitaires.

D'autre part, les paysans, de façon générale, manifestaient une forte animosité à l'égard de la société cotonnière, accusée de leur fournir des produits de qualité inférieure. Cette rumeur était renforcée par le fait que certains responsables de ladite société étaient réputés utiliser pour leurs champs personnels des produits différents, probablement des échantillons de nouveaux produits, fournis par les firmes chimiques. Ce climat de défiance compliquait singulièrement les choses et rendait difficile l'explication du phénomène de résistance.

Cependant, la langue *jula* permet d'exprimer de manière assez satisfaisante les concepts clés nécessaires pour expliquer la notion de « résistance », mais il ne faut pas espérer arriver à une traduction proprement dite de certains termes qui font référence à tout un corpus de savoir scientifique, comme celui de « gène », par exemple.

Voici ce que nous avons proposé, après enquêtes et discussions, pour expliquer indirectement la notion de gène : nous partirons du mot [tàgàmàsíñɛ́n], que l'on peut traduire par « caractère, caractéristique, marque, symbole, dessin ». Étymologiquement, le mot désignerait les scarifications faciales, qui sont des marqueurs d'appartenance ethnique. On dira ainsi[31] :

> *mèrê tàgàmàsíñɛ́n yé mîn yé : kúrú tí à kɔ́ kán*
>
> « la caractéristique du taurin, c'est qu'il n'a pas de bosse sur le dos ».

Partant du fait que cette bosse est la manifestation visible de propriétés génétiques particulières, pour évoquer les gènes, nous parlerons donc de « caractéristiques cachées » [tàgàmàsíñɛ́n dògòní]. De la sorte, nous pensons pouvoir éviter les conno-

[28] Interview d'un groupe de paysans par Issa Boro, Koumbia, 16 septembre 2003.

[29] Interview de Pendo Fénomé, président du Groupement des producteurs de coton (Gombélédougou), par Issa Boro, 17 septembre 2003.

[30] Les paysans pensent que la guêpe maçonne s'empare de certaines chenilles pour en faire ses petits. Cette croyance s'explique par le fait que la guêpe dépose dans les compartiments de son nid divers insectes préalablement paralysés qui serviront de nourriture à ses propres larves après leur éclosion.

[31] Dans les paragraphes qui suivent, nous nous écartons de la graphie standard de la langue *jula*, qui élimine le marquage des tons en dehors du pronom [a]. Nous permettons ainsi à tout lecteur un peu familier de la notation phonétique, de lire à haute voix les exemples en *jula*.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

tations de force qui sont spontanément liées à la notion commune de résistance en français.

Pour la notion de sélection, nous emploierons le verbe [wólómá] qui signifie « choisir dans un ensemble, trier, séparer pour distinguer », comme on le voit dans l'exemple suivant :

né bí mìsî gɔ̀njánwɔ̀, lè wólómá kà ó màrà

ce qui signifie : « je sélectionne les vaches à longues cornes », littéralement : « je trie les vaches à longues cornes pour les garder ».

Pour la notion d'hérédité, nous sommes partis du mot [cɛ́n] « héritage ». Voici une phrase qui justifie ce choix :

à yí à mɔ̀cɛ̂ cɛ́n mìn tà : à bólókúnádên ká sùrùn

qui veut dire : « ce qu'il a hérité de son grand-père, ce sont des doigts courts », littéralement : « ce qu'il a pris en héritage de son grand-père, ses doigts sont courts ».

Pour traduire résistance, dans un sens passif, on devra écarter le terme de [kólógɛ́lɛ́yá], qui signifie « résistance, solidité ». Il contient un sème contradictoire avec la notion que l'on souhaite traduire. En effet, étymologiquement, il est formé de deux éléments lexicaux [kolo] qui signifie « os » et [gɛlɛ] qui signifie « dur, solide ». Voici un exemple d'utilisation de ce mot composé[32] :

kólógɛ́lɛ́yâ dúmúní lò yé tòô yè

« le tô, c'est la nourriture de la résistance »,

c'est-à-dire : « le tô est la nourriture qui donne de la résistance ».

Après discussion et explications, l'ensemble des paysans et des personnes enquêtées a choisi sans hésitation le verbe [kún] ou [kú], que l'on traduit couramment par « supporter », pour exprimer la notion de résistance. Trois exemples nous permettront de nous assurer du bien-fondé de ce choix :

jàâ tí kún kàbâ rà

« le maïs ne résiste pas à la sécheresse » ;

à tí dɔ̀rɔ̂ kún

« il/elle ne supporte pas l'alcool » ;

à ká bànâ má kún à rá

« il/elle n'a pas supporté sa maladie », en d'autres termes, il/elle est mort(e).

[32]Le mot [tò] a une voyelle brève à ton bas, mais quand il est accompagné de la marque du défini, sa réalisation tonale est modifiée : son ton devient bas-haut-bas. Pour pouvoir noter ce phénomène, nous avons redoublé la voyelle dans notre exemple. Il en sera de même avec [jà] dans l'exemple suivant. Cette convention n'est pas admise par la graphie standard, qui fait l'économie de la notation des tons.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

On pourra donc traduire « chenille résistante » par *tùmû mín bí flá kún*, littéralement : « chenille qui supporte l'insecticide ».

Ensuite, j'ai introduit ces concepts-clés dans autant de phrases qu'il était nécessaire jusqu'à ce que j'estime que l'essentiel du contenu sémantique de l'énoncé scientifique de départ y soit transposé. Bien évidemment, on n'est pas là dans un processus de traduction au sens strict, mais plutôt dans une opération d'adaptation et de reformulation[33]. Des concepts comme celui de « gène » ne pourront pas être strictement traduits, puisqu'ils impliquent un arrière-plan théorique que ne possèdent pas les destinataires du message. Finalement, après de multiples allers et retours du français au *jula* et du *jula* au français, il a été possible de donner une explication suffisante de la résistance. Quand le français se révélait intraduisible en *jula*, on le reformatait entièrement en tenant compte de l'obstacle que l'on avait rencontré en *jula*, mais en gardant toujours le même contenu sémantique, et on tentait à nouveau de le traduire en *jula*. Au bout du compte, je pense avoir réussi, grâce à la compétence de mes collaborateurs, à trouver une formulation à partir de laquelle il est possible d'expliquer à des paysans de langue *jula* en quoi consiste vraiment la résistance des insectes aux insecticides.

Vous me direz, avec l'utilisation de cotonnier OGM, plus de problème pour le linguiste ni pour l'agro-entomologiste, puisque la technologie OGM rend le plant de coton toxique pour les ravageurs. C'est du moins ce que Monsanto faisait croire aux paysans pour les inciter à acquérir des semences de coton OGM. Cependant, il est très vite apparu que la toxicité du plant OGM diminue assez rapidement et qu'il faut, de toute façon, à un certain stade végétatif, compléter par des traitements classiques. Actuellement, les cultivateurs de coton burkinabè sont très remontés contre le coton OGM.

Parallèlement à la question de la résistance, j'ai dû établir, dans cette même langue, une liste terminologique des chenilles ravageuses du cotonnier. Il existait un livret en *jula* où l'on avait introduit systématiquement les taxons latins simplement adaptés à la phonologie du *jula*, comme *Sipodopitera* (pour *Spodoptera*), *Elikoveripa* (*Helicoverpa*), *Eyariyasi* (*Earias*)… En fait, ces appellations néologiques, empruntées au technolecte des entomologistes, ne voulaient absolument rien dire pour les paysans, et ils pouvaient les attribuer de façon interchangeable à n'importe quelle chenille, du fait qu'elles n'étaient pas sémantiquement motivées. Suite à des enquêtes de terrain méticuleuses menées sur plusieurs sites, mes collaborateurs et moi-même avons pu récolter un grand nombre de dénominations pour les chenilles (dont nous avions des échantillons vivants dans des boîtes). Le travail a consisté, finalement, non pas à inventer quoi que ce soit, mais à trier les dénominations en conservant celles qui étaient le plus compatibles avec les données scientifiques. Voici l'exemple d'un terme que nous avons rejeté : pour désigner *Helicoverpa armigera*, à Sidéradougou, on nous a parlé de [tùmu gáragara.gbɛ́] « chenille dont le côté de la cage thoracique est blanc ». Cette expression est proche de celle qui a été retenue, [*tùmu gɛ̀rɛn.gwɛ́* : « chenille à flanc

[33] « [L]a traduction a une portée bien plus générale qu'on le pense habituellement, car elle est présente au sein même de toute langue, par le biais de la *reformulation*. Toute communication présuppose l'exercice d'une telle faculté, que l'on utilise une langue ou plusieurs » (OUSTINOFF Michael, *La Traduction*, Presses universitaires de France, Paris, 2003).

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

blanc »], cependant, elle fait référence implicitement aux os (côtes) sous-jacents. On ne la retiendra donc pas : la chenille et le papillon qui en sort sont des invertébrés.

À cette époque, j'ai rencontré à Sikasso un responsable de la culture cotonnière qui avait trouvé une solution originale au problème : sans se préoccuper des appellations locales, il avait baptisé la larve d'*Helicoverpa* « la chenille élégante », disant à ses paysans : « Regardez, cette chenille est comme moi, elle est élégante ! » Certains « élégants » portent là-bas des tenues faites en bandes de coton tissé artisanalement et décorées de filets colorés disposés dans le sens de la longueur. Effectivement, la chenille en question se reconnaît à la bande blanche qui lui colore les flancs. Si cette dénomination néologique pouvait fonctionner localement, dans l'entre-soi, il est peu vraisemblable qu'elle puisse s'exporter, car, notamment, elle a été attribuée sans tenir compte du paradigme de toutes les chenilles susceptibles d'attaquer les cotonniers. Le caractère d'élégance pourrait aussi très bien être attribué à d'autres larves.

Ce simple exemple pris dans le domaine de la culture du coton aura suffi à prouver, si besoin était, que l'on ne peut communiquer sur les points techniques en improvisant, ou en en confiant la tâche à un interprète classique. Il faut, en amont, assurer avec précision le message que l'on a à faire passer et cette tâche n'est pas une occupation qui peut se faire sans sortir de son bureau ni sans dialoguer avec toutes les catégories de personnes impliquées (à savoir les scientifiques, les ingénieurs du domaine et les acteurs de terrain). Ces considérations sont valables quel que soit le secteur d'activité concerné.

9 Les contraintes de l'oralité

Nous avons pu donner l'impression que le problème de communication avec les « pauvres » se réduisait à une question de code culturel et linguistique. En réalité, cela va bien au-delà. Des travaux sur l'oralité ont démontré que le fonctionnement cognitif d'un non-alphabétisé diffère très profondément de celui de quelqu'un qui dispose d'un code écrit. Ong nous le dit clairement : « Nous [...] sommes tellement imprégnés d'écrits que nous avons beaucoup de mal à concevoir un univers oral de communication ou de pensée autrement qu'une variante d'un univers lettré[34] ». Le non-alphabétisé n'est donc pas simplement quelqu'un qui ne dispose pas de l'écriture. Il organise sa pensée différemment. Toujours suivant cet auteur, la pensée et l'expression fondées sur l'oralité reposent plus sur l'addition (la coordination) que sur la subordination ; sur la redondance ou l'abondance ; elles sont conservatrices ou traditionnalistes ; proches du monde où vit l'homme ; elles fonctionnent plus par empathie et par participation que par distanciation objective[35]. Les mots ne font pas l'objet de définitions, mais ils acquièrent leur sens du milieu réel dans lequel ils apparaissent[36].

Alexandre Romanovitch Luria, un savant russe pionnier dans l'étude des fonctions mentales, cité par Ong[37] dit que les non-alphabétisés n'arrivent pas à couler leur pensée dans des procédés déductifs formels. Ils ne pratiquent donc pas le syllogisme ni le

[34] ONG Walter J., *op. cit.*, 2012, p. 2.
[35] ONG Walter J., *op. cit.*, 2012, p. 37-57.
[36] ONG Walter J., *op. cit.*, 2012, p. 46.
[37] ONG Walter J., *op. cit.*, 2012, p. 52.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

raisonnement par inférence qui n'ont d'ailleurs aucune réalité dans la vie quotidienne. À la question « Les métaux précieux ne rouillent pas. L'or est un métal précieux. Rouille-t-il ou non ? », Luria cite ceci parmi les réponses obtenues : « Est-ce que les métaux précieux rouillent ou non ? Est-ce que l'or rouille ou non ? », ou encore : « Le métal précieux rouille ; l'or précieux rouille ».

Quant à nous, nous avons constaté qu'un non-alphabétisé ne comprend pas un énoncé en style télégraphique, du genre « recette de cuisine » : casser six œufs en séparant le blanc des jaunes ; battre les blancs en neige ; incorporer le jaune dans deux cents grammes de farine, etc. Pour lui, cela ne constitue pas l'indication d'une tâche qui pourrait le concerner. Les membres de l'énoncé se juxtaposent dans l'espace sonore sans qu'il sache ce qu'il faut en conclure. Le blocage résulte du fait que l'énoncé ne donne aucune indication sur l'agent qui devrait casser les œufs, etc.

Dans les projets de développement en Afrique, on devra donc tenir compte du fait que nombre des acteurs impliqués participent encore davantage d'une culture de l'oralité que d'une culture de l'écrit. « Dans les cultures orales, on acquiert [des connaissances] par apprentissage, en suivant un maître, en écoutant, en répétant ce que l'on entend, en maîtrisant le discours proverbial, etc., mais pas en étudiant au sens strict du terme.[38] » Il n'est pas dans notre intention de dénigrer les valeurs de l'oralité, mais il faut reconnaître que l'écriture permet de soulager le travail de la mémoire et d'accumuler plus facilement les savoirs. Dans une civilisation de l'écriture, un vieillard qui meurt, ce n'est pas nécessairement une bibliothèque qui brûle.

Pour pouvoir véritablement progresser, l'individu a donc un besoin crucial d'écriture et de lecture. Ong va même plus loin en affirmant que « […] sans l'écriture, la conscience humaine ne peut réaliser pleinement ses potentialités ni produire d'autres belles et puissantes créations[39] ». On aura compris que notre travail de communication pour le développement n'atteindra vraiment son plein rendement que lorsque, en Afrique, tout le monde aura accès à l'écriture dans une langue africaine décomplexée et libérée.

10 Adresse aux spécialistes des programmes de développement

Les responsables des opérations de développement doivent prendre conscience du fait que la réduction de la fracture culturelle et communicationnelle est une des conditions *sine qua non* d'un succès durable. Pourtant, « [d]e plus en plus souvent, la seule action que fait l'humain, c'est de se doter de la technologie qui est censée résoudre le problème, comme on achète un chat pour chasser les souris, sauf que cela n'est pas si simple[40] », déclarait récemment Éric Salobir, un dominicain qui est, entre autres, « consulteur » sur les nouvelles technologies auprès du Vatican.

Ce n'est pas non plus en glissant simplement dans l'exposé d'un projet une vague référence aux cultures locales que le problème sera résolu. Nous enregistrons avec satisfaction la déclaration suivante, de Jean-Michel Severino, ancien directeur général

[38] ONG Walter J., *op. cit.*, 2012, p. 9.
[39] ONG Walter J., *op. cit.*, 2012, p. 14.
[40] *Le Point* n° 2375 du 8 mars 2018 ; dans un article de Béatrice Parrino, « Il convertit le pape à l'intelligence artificielle », p. 56.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

de l'Agence française de développement et de Jean-Michel Debrat, ancien directeur général adjoint de cette même institution :

> L'absence de traduction en langue locale peut […] constituer un frein à certains programmes de développement. Une des conditions de leur réussite réside dans le fait qu'ils soient compris, dans le but d'être acceptés et appropriés par le bénéficiaire. Des incompréhensions liées à l'utilisation d'une terminologie ou de représentations symboliques divergentes peuvent être sources d'échec. Pensons aux difficultés de traduction du vocabulaire utilisé dans le cadre de la prévention de certaines maladies infectieuses, sur un sujet souvent occulté par les tabous[41].

Encore un petit effort, et l'AFD, le Programme des Nations unies pour le développement, l'UNICEF, le Fonds européen de développement comprendront que le linguiste ne se contente pas de faire des traductions et ils incluront systématiquement un volet communication dans leurs projets. Les volets communication existants réfèrent souvent à une cellule chargée des relations avec la presse. Ce n'est évidemment pas de cela que nous voulons parler.

On pense, en effet, toujours à commander des études sociologiques préparatoires à l'implantation d'un projet ; mais pour indispensables qu'elles soient, elles demeurent incapables d'entrer dans le concret des questions communicationnelles. Celles-ci doivent impérativement figurer en amont, dès la formulation des projets et se poursuivre à toutes ses phases de réalisation.

Car il existe bel et bien une fracture culturelle, et donc communicationnelle, entre les organismes nationaux ou internationaux, publics ou privés et les communautés qui devraient bénéficier d'une amélioration de leurs conditions de vie grâce aux programmes/projets dits « de développement ». Il faut donc qu'il y ait des spécialistes formés à la pluridisciplinarité (langues/cultures/techniques) qui se préoccupent du problème et qui cherchent à réduire cette fracture, en raccordant, autant que faire se peut, les savoirs locaux avec les savoirs et les techniques exogènes et en adaptant les discours des uns à ceux des autres (dans les deux sens). Le linguiste du développement ne sera pas uniquement chargé d'un rôle subalterne, à la remorque des « développeurs » ; il aura son mot à dire dans l'orientation même des projets, apte qu'il sera à en pressentir les impasses et les écueils.

Il reste à adresser une supplique aux organismes de recherche employant des linguistes qui désireraient se consacrer à cette orientation : non, leur travail n'est pas un simple travail d'application ou de finalisation comme on dit maintenant ; non, ils ne deviendront pas de simples traducteurs techniques (chose qui m'avait été gentiment reprochée par un chef de Département de l'IRD qui appréciait pourtant mes travaux) ; en effet, si application il y a, c'est d'une recherche originale qui doit être renouvelée à chaque nouvelle intervention. On n'accusera pas non plus le linguiste du développe-

[41] SEVERINO Jean-Michel et DEBRAT Jean-Michel, *L'Aide au développement*, Le Cavalier Bleu, Paris, 2010, p. 102.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

ment de papillonner, passant de la question des langues à l'école[42] à la protection du cotonnier et à l'étiquetage des bidons de pesticides[43]. Le linguiste de développement opère dans un cadre général diversifié et il doit lui-même pouvoir se diversifier.

Bibliographie

Bearth, Thomas (2008), « Language as a key to understanding development from a local perspective. A case study from Ivory Coast », in Tourneux Henry (dir.), Langues, cultures et développement en Afrique, Karthala, Coll. « Dictionnaires et langues », France, p. 35-116.

Darriet, Frédéric (2007), Moustiquaires imprégnées et résistance des moustiques aux insecticides, IRD Éditions, Coll. « Didactiques », France.

Diki-Kidiri, Marcel (2008), « La terminologie culturelle : points de repère », in Tourneux Henry (dir.), Langues, cultures et développement en Afrique, Karthala, Coll. « Dictionnaires et langues », France, pp. 117-133.

Diki-Kidiri Marcel (dir.) (2008), Le Vocabulaire scientifique dans les langues africaines : Pour une approche culturelle de la terminologie, Karthala, Coll. « Dictionnaires et langues », France.

Duflo, Esther (2010a), Le Développement humain : Lutter contre la pauvreté (I), Seuil / La République des idées, France.

Duflo, Esther (2010b), La Politique de l'autonomie : Lutter contre la pauvreté (II), Seuil / La République des idées, France.

Hermet, Guy (2000), Culture et développement, Presses de Sciences Po, France.

Kabou, Axelle (1991), Et si l'Afrique refusait le développement ?, L'Harmattan, France.

Menozzi, Philippe ; Vaissayre, Maurice ; Vassal, Jean-Michel (2002), « La résistance aux insecticides neurotoxiques », CIRAD, Programme Coton, Atelier de Maroua, 6-7 mars 2002, Cameroun.

Ong, Walter J. (2002), Orality and Literacy : the technologizing of the word, 30th Anniversary Edition, with additional chapters by John Hartley, Routledge, Grande-Bretagne - Etats-Unis, 2002 [1re éd. 1982].

Oustinoff, Michael (2003), La Traduction, Presses universitaires de France, France.

République du Cameroun, Enquête post campagne sur l'utilisation des moustiquaires imprégnées d'insecticide à longue durée d'action [Rapport MILDA], Rapport principal, août 2013, http ://www.statistics-cameroon.org/downloads/MILDA/MILDA-Rapport-complet.pdf

Severino, Jean-Michel ; Debrat, Jean-Michel (2010), L'Aide au développement, Le Cavalier Bleu, Coll. « Idées reçues », France.

Tourneux, Henry (1994), « Langues en voie de disparition dans le bassin du Tchad », in Tubiana, Joseph ; Arditi, Claude ; Pairault, Claude (dir.), L'identité tchadienne. L'héritage des peuples et les apports extérieurs, L'Harmattan, France, p. 293-310.

Tourneux, Henry (2006), La Communication technique en langues africaines : L'exemple de la lutte contre les ravageurs du cotonnier (Burkina Faso / Cameroun), Karthala, Coll. « Dictionnaires et langues », France.

Tourneux, Henry (2007), (avec la collaboration de Boubakary Abdoulaye, Hadidja Konaï et Fakih Ousmane), Dictionnaire peul du corps et de la santé (Diamaré, Cameroun), OIF/Karthala, Coll. « Dictionnaires et langues », France.

Tourneux, Henry (dir.) (2008), Langues, cultures et développement en Afrique, Paris : Karthala, Coll. « Dictionnaires et langues », France.

Tourneux, Henry (2009), Le Baptême peul du VIH, cérémonie en quatre journées, Maroua (Cameroun). Chanson destinée à vulgariser le nom peul du VIH, Paroles d'Henry Tourneux, Boubakary Abdoulaye et

[42] TOURNEUX Henry, avec la collaboration de BOUBAKARY Abdoulaye et HADIDJA Konaï, *La Transmission des savoirs en Afrique : Savoirs locaux et langues locales pour l'enseignement*, Karthala, Paris, 2011.

[43] TOURNEUX Henry, « Évaluation de la communication en matière de risques liés à l'utilisation des pesticides au Nord-Cameroun », *in* N. Vernazza-Licht, M.-É. Gruénais et D. Bley (dir.), *Sociétés, environnement, santé*, IRD Éditions, Marseille, 2010, p. 171-185.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543

Hadidja Konaï, musique d'Alfa Barry [Karthala], ISBN 978-2-8111-0278-4, [Livret accompagnant un cd musical], France.

Tourneux, Henry (2010) « Évaluation de la communication en matière de risques liés à l'utilisation des pesticides au Nord-Cameroun », in Vernazza-Licht, Nicole ; Gruénais, Marc-Éric ; Bley, Daniel (dir.), Sociétés, environnement, santé, IRD Éditions, coll. « Objectifs Suds », France, p. 171-185.

Tourneux, Henry ; Hadidja Konaï ; Boubakary Abdoulaye ; Fillol, François, (2010), « Approche cognitive du sida et du préservatif », in Tourneux, Henry ; Métangmo-Tatou, Léonie (dir.), Parler du sida au Nord-Cameroun, Paris, Karthala, Coll. « Dictionnaires et langues », France, pp. 19-34.

Tourneux, Henry ; Métangmo-Tatou, Léonie (dir.) (2010), Parler du sida au Nord-Cameroun, Paris, Karthala, Coll. « Dictionnaires et langues », France.

Published in : SOMÉ, Kogh Pascal (dir.), *Quand s'unissent les voi(es)-x*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004543, doi : 10.17184/eac.9782813004543